

Regards sur les cinémas du monde — États-Unis Entre creux et remous

Charles-Stéphane Roy

Number 240, November–December 2005

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/47846ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Roy, C.-S. (2005). Regards sur les cinémas du monde — États-Unis : entre creux et remous. *Séquences*, (240), 28–28.

REGARDS SUR LES CINÉMAS DU MONDE : ÉTATS-UNIS

ENTRE CREUX ET REMOUS

Les États-Unis étaient exclus de la compétition officielle de cette 29^e édition, qui n'aura pas été aussi rocambolesque qu'appréhendé. Dans les autres sections, il fallait maintenant composer avec une industrie donnant maintenant dans la formule et les prises de tête à numéros. Car s'il faut dégager du FFM autre chose qu'une de ses nombreuses lacunes (l'exercice est toujours possible !), c'est sa position acquise de gré ou surtout de force à la périphérie du spectre indépendant, autrement dit aux marges mêmes de la marge. Et c'est, dans certains cas, beaucoup mieux ainsi.

Charles-Stéphane Roy

À première vue, plusieurs productions affichaient les limites de leur budget de « quat'sous » : éclairages déficients, performances de jeu inégales, montages à l'emporte-pièce, trépieds de caméra à l'index — on ne se fait pas une virginité dans le long métrage sans commettre quelques maladrotes ou débordements d'enthousiasme. Les cinéastes à leurs premières armes ont visiblement du front, mais l'imagination, elle, n'éclôt pas toujours en même temps que le reste.

Du sexe plein les poches

Pas d'argent, pas de vedettes : comment alors attirer l'attention de producteurs chevronnés pour espérer se faufiler un jour les doigts entre les cordons de la bourse ? Allez, hop : au lit ! Il faut en montrer plus, et le plus crûment possible ; cette année l'aura confirmé avec éclat. Prenons le cas du prétentieux **Kissing on the Mouth** de Joe Swanberg, typique pochade vidéo fauchée filmée à huit mains dans un habitacle d'auto et deux appartements : sous prétexte d'aborder de manière frontale le flou du prélude postuniversitaire, le film multiplie les gros plans de coïts, les sexes et les poils pubiens entre deux témoignages fleur bleue que jonchent un incalculable nombre de « well, like, you know... » comme autant de « tsé veut dire ». Voyez le genre. En beaucoup mieux, le premier film de Craig Lucas, **The Dying Gaul**, utilise l'homosexualité comme agent de confrontation entre un jeune auteur et un cadre d'un studio hollywoodien. Subversive à plus d'un niveau, l'adaptation de cette pièce sur l'ambiguïté et le remords sexuels se joue des représentations habituelles sur les jeux de pouvoir et de séduction, malgré plusieurs échanges de clavardage jamais statiques et l'une des scènes de masturbation les plus saisissantes qui soient. Peter Sasgaard, dans l'un des rôles principaux, éblouit une fois de plus par la justesse et la sensibilité de ses moyens.

La drogue : le sel des indies

L'autre mamelle des cinéastes sous la quarantaine reste indéniablement (et tristement) les paradis artificiels et, par extension, l'univers des truands à la petite semaine, leurs travers et leurs abus. Si un genre polarise tous les clichés, c'est bien celui-là, et **Self-Medicated** le rappelle violemment, autobiographique ou pas. La rédemption d'Andrew, étudiant rempli de promesses miné par la drogue et les méfaits, se produit au terme d'un amoncellement de dialogues de télé-série et sur un terrain de jeu (Las Vegas) qui aurait pu rendre plus parano encore les atermoiements risibles d'un enfant gâté pourri jusqu'aux



Kissing On the Mouth

entrailles. Attardons-nous plutôt à **London**, prix du meilleur premier film cette année, et à son action située principalement dans les immenses toilettes d'un loft où se déroule la fête de London, belle esseulée en mal de son ancien fiancé, qui s'envoie dans les narines toute la poudre pouvant lui tomber sous le nez en compagnie d'un banquier anglais aux mœurs insoupçonnables. Profilé comme un banal exposé sur la jalousie et les dépendances, **London** se conclut sur les chapeaux de roue par un étonnant échange sur la virilité mené par un chien fou magnifique nommé Jason Stratham. On ne le sous-estimera plus longtemps, celui-là.

Seul ou avec d'autres

Le vénérable Seymour Cassel s'empare du haut de l'affiche de **Bittersweet Place** en patriarche acariâtre et suspicieux envers ses deux filles, soudainement illuminé par le judaïsme au terme de sa vie. Le résultat, visiblement initiatique, n'en révèle pas moins chez la cinéaste Alexandra Brodsky un talent pour la composition d'ensemble ainsi qu'un amour inconditionnel envers ses acteurs. Mais comme l'amateurisme ne tue pas et peut même être transcendé, concluons en avouant notre attachement envers *All That You Love Will Be Carried Away*, un court-métrage totalement désarmant, surtout si on s'attarde à sa trompeuse esthétique brocantée à la caméra domestique et sa parenté avec une nouvelle de Stephen King. James Renner n'a que 26 ans, mais sait déjà comment dénicher des têtes inoubliables et rendre vivante une série de réflexion sur la solitude, le porte-à-porte et les graffitis d'arrêts routiers. Nous nous rappellerons celles de Harvey Pekar (sujet d'**American Splendor**) et surtout de John Bloom, laconique commis voyageur au bout du rouleau. Vingt-six courtes et déroutantes minutes qui nous auraient probablement échappé si ce n'eût été du FFM. En cette période d'agonie, on les prendra toutes.